



Marianne
LEVY

« UN ROMAN
TOUR À TOUR
ATTACHANT
ET FÉROCEMENT
COMIQUE. »

Samantha SABBA
LIBRAIRE

Dress Code
ET PETITS
Secrets

Pygmalion

“ Un roman
tour à tour attachant
et féroce-ment comique. ”

Samantha SABBA, libraire.

Coincées dans un quotidien triste qui ne leur ressemble pas, Capucine et Karine croient dur comme fer en une formule magique : changer de robe, pour changer de vie. Elles décident donc de créer Chic, blogueuse star et icône du style. Rapidement, leur créature devient un gourou de la mode, du Web à la télé. Un succès fulgurant, de Paris à New York, qui va transformer la vie des deux amies en cauchemar. Surtout quand un charmant journaliste menace de dénoncer leur imposture.

Une comédie hommage au pouvoir de l'amitié féminine.

Née au XX^e siècle, **MARIANNE LEVY** est un auteur hybride. Après des années passées à couvrir des événements sportifs majeurs pour plusieurs quotidiens nationaux, elle a bifurqué vers les coulisses de la télé. Critique, Marianne écrit sur les séries. On peut la retrouver sur son blog : « I love TV so what? »

Et, très souvent aussi, devant le meilleur cheesecake de Paris.

Elle est également l'auteur de *La Malédiction de la zone de confort* et de *Chaussures à son pied*, tous deux disponibles aux Éditions Pygmalion.

Pygmalion 

Dress Code et petits secrets

Du même auteur

Chaussures à son pied, Pygmalion, 2019.

La Malédiction de la zone de confort, Pygmalion, 2017 ;

J'ai lu, 2019.

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, recueil collectif de nouvelles, Charleston, 2017.

Marianne Levy

Dress Code et petits secrets

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous
sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-7564-2805-5

Mot de l'auteure

Parmi les choses très dangereuses pour la dignité, il y a les défis sur les réseaux sociaux. En janvier dernier, j'avais donc juré que jamais je ne participerai au #10YearChallenge. La photo avant/après, à dix ans d'intervalle, merci, mais non merci. Je devrais arrêter de jurer. Parce que j'ai fait pire. Je me suis lancée dans un #6YearChallenge sur papier. Le truc que tu ne peux même pas effacer...

Dress Code et petits secrets a vu le jour une première fois en ligne en 2013. Il renaît aujourd'hui, à la fois le même et complètement différent. Quand on a la chance de pouvoir revivre son adolescence, on s'arrange pour que tout soit mieux... Depuis, j'ai écrit *La Malédiction de la zone de confort* et *Chaussures à son pied*, j'ai donc un peu grandi. Mais ce roman occupera toujours une place particulière pour moi car il a été le premier. De nombreuses bonnes fées se sont penchées sur lui. Sans elles, il n'existerait pas aujourd'hui.

Merci, en général, à toutes celles et tous ceux qui pratiquent la bienveillance et croient au pouvoir de la curiosité.

Merci, en particulier, à Florence Lottin, mon éditrice magique, pour son enthousiasme, son soutien, sa confiance, nos fous rires et sa tolérance à mon addiction aux points de suspension...

Merci à Pauline Giuseppone, Léa Kerviche et Quentin Monstier, la *Dream Team* Pygmalion.

Merci à Samantha Sabba, la libraire qui a posé de jolis mots sur mon roman.

Merci aux merveilleux miens. Mention spéciale à mes filles chéries.

Merci à mes amies Négar Djavadi, Pascale Frey et Nathalie Lenoir.

Merci au meilleur des mentors, Marc Herpoux.

Merci aux blogueuses qui ont accepté de lire le mail puis le texte d'une inconnue.

Merci à Vanessa Lambert, qui m'a reçue sur France Bleu et a fait semblant de ne pas remarquer que je crevais de trouille.

Merci à l'inventeur d'Internet, qui m'a permis d'assouvir publiquement ma passion pour la comédie romantique.

Merci à toutes les lectrices et tous les lecteurs qui le lui ont pardonné ou le lui pardonneront.

Merci et pardon à Kierkegaard, Nietzsche, Voltaire et Rimbaud pour l'ouverture d'esprit dont ils devront faire preuve si, d'aventure, ils tombent sur ce roman.

Merci et pardon à Bradley Cooper, Tom Cruise,
Al Pacino et Keanu Reeves pour la même raison.

Merci, enfin, à Capucine, Karine et Marjolaine,
les personnages qui ont changé ma vie.

Les lectrices ont aimé !

« J'AI ADORE. Ce roman est vraiment super, de la très bonne chick-lit (de la pure et de la bonne...). Je crois qu'il y a moins de 10 bouquins sur ce blog auxquels j'ai donné 6 étoiles, mais si vous aimez la chick-lit et que vous avez envie de vous mettre dans l'ambiance New York sous la neige, dinde aux marrons, et boules de Noël, il est juste parfait. C'est super bien écrit, frais, décalé et par moments complètement hilarant. Voilà, je crois que j'ai trouvé mon coup de cœur de Noël. »

Marie Vareille du blog Marie Lit en pyjama ¹

« Une pépite. »

Noémie Lambert du blog
Les chroniques d'Holly

« Très très drôle [...]. Une agréable comédie romantique comme je les aime, qui permet de passer un bon moment. »

Caroline Doudet du blog Cultur'elle

« Une comédie rafraîchissante. »

Marine La Rosa du blog Smells Like Rock

« L'auteur nous offre ici un roman haut en couleur, servi par une très belle écriture et par un récit inattendu et prenant. »

Mariko Falda du blog Évasions littéraires

1. Internet mène vraiment à tout. La preuve, quand la première version de *Dress Code et petits secrets* est parue, avec Marie Vareille, nous commençons nos échanges de mails par « Chère madame » et nous les terminions sur des « salutations très distinguées ». Depuis, elle est devenue une super auteure et nous sommes devenues amies.

« Les situations s'enchaînent, les personnages se déchaînent, les pages se tournent et quand arrive la fin du bouquin, on a cette sensation de faire partie du trio. »

Sandrine Dureuil du blog Vu de mes lunettes

« Un roman sur l'amitié, l'amour, l'optimisme et la volonté, qui se déguste comme un thé bien chaud et réconfortant ! »

Sarah Omran du blog Book and Tea

« Une lecture qui, derrière son air léger, expose de belle manière les bienfaits du retour aux sources, du lâcher-prise et du sevrage numérique. [...] Avec des personnages tellement sympathiques que l'on a l'impression de faire partie du cercle d'amis ! »

Virginie Faury du blog Des livres, des fils et un peu de farine...

« Verdict ? J'ai adoré ce livre, je l'ai dévoré en quelques heures ! »

Delphine Battisti-Rochette du blog
Au baazar des livres

*À toutes celles qui m'ont montré le chemin
en osant tenter leur chance.
À toutes les bonnes fées qui leur ont donné
un coup de pouce décisif.
Et aux miennes, en particulier.*

*« Plus que tout, soyez l'héroïne
de votre vie, pas la victime. »*
Nora EPHRON

Prologue

Alfred de Musset écrit : On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois ; mais j'ai aimé.

Sun Tzu affirme : Tout art de la guerre repose sur la duperie.

Mariah Carey chante : La solitude, ça craint.

Et moi, Capucine, l'héroïne de ce roman, je suis 100 % d'accord avec eux.

Première partie

PARIS



Je déteste les certitudes, la vérité et le parmesan. Ce n'est pas une question de principe. Mais du pragmatisme. Un système d'autodéfense pour me protéger de ces inventions diaboliques qui finissent toujours par être décevantes. Stop. Pas de pensées négatives. C'est mal. Parce que, dans deux semaines, c'est Noël. J'adore Noël. Pas de certitudes. Pas de vérité. Pas de parmesan.

Juste de l'amour. Et j'ai une légère tendance à aimer beaucoup, passionnément, à la folie. Plus que tout.

Quand je m'emballe comme ça, K soupire toujours et lâche toujours : « La meuf se fait encore un film. » M temporeise toujours et rappelle toujours : « Cela porte un nom, cela s'appelle la créativité intellectuelle. » Mes amies ont bien rodé leur numéro. *Good cop. Bad cop.* Le gentil flic et le mauvais. Exactement comme au ciné. Je ne leur en veux pas. C'est leur façon de me protéger. D'après M, « ma créativité intellectuelle » m'a sauvée de

beaucoup de choses dans la vie. Mais là, j'ai un mauvais pressentiment.

Elle est sur le point de me lâcher, ma créativité.

Je devrais me sentir à l'aise pourtant. J'ai mis toutes les chances de mon côté. Je leur ai donné rendez-vous au Big Store, dans notre cabine d'essayage préférée. L'endroit où on pense le mieux. Une utopie devenue réalité. Ici, dans ce gigantesque magasin posé au cœur de Paris, le monde est parfait. Comprendre les êtres humains toujours souriants, lavés et, surtout, totalement conscients qu'il n'y a aucun mal à vivre un truc intense avec une paire de chaussures. Un univers merveilleux et serein, où on peut, comme chez soi, se plonger dans un roman, bien calé dans un canapé. Mieux que chez soi, en fait. Car, ici, le canapé n'a jamais l'air déprimé et les rayons de la librairie du premier étage sont si parfaitement ordonnés qu'on se damnerait pour réussir à attraper le guide *Il y a une vie merveilleuse après la mort, promis*. Et puis, à quelques pas, il y a aussi des tonnes de trucs à grignoter. Le rêve, quoi.

K débarqua la première. Elle entra sans frapper.

— Cette « urgence urgente », c'était nos contrats, hein, meuf ? dit-elle en se débarrassant de la maxi doudoune sous laquelle elle était dissimulée.

Mon visage dessina un petit sourire crispé.

C'était assez logique qu'elle pense ça. *Chic*, notre blog, enregistrait un trafic record. Et, nous avions

signé avec un éditeur pour en faire un guide rassemblant tous nos articles. Le concept ? Aider les femmes à devenir elles-mêmes, encourager l'insubordination et en finir avec le lavage de cerveau imposé par les créateurs de mode. Personne ne mérite d'être condamné à vivre en apnée dans une robe pour échapper à l'excommunication stylistique.

D'après la presse, qui ne parlait que de *Chic* depuis quelques jours, c'était un truc subversif, donc révolutionnaire, donc français. Nous, notre travail, on le voyait plutôt comme un acte de générosité. Il nous avait propulsées à la tête d'une petite *start-up*. La preuve qu'il ne faut jamais se moquer de la gentillesse. Non seulement c'est mal, mais aussi, totalement antiéconomique.

K vérifia machinalement son reflet dans le miroir sur pied. Elle sourit. Elle pouvait. Moi, si j'étais à sa place, je m'autoroulerais une pelle. Avec ses traits de Madone peinte par un maître de la Renaissance et sa cascade de boucles brunes, elle était somptueuse. Je n'étais pas la seule à le penser. Elle avait tous les hommes qu'elle désirait. Mais, chance inouïe pour son moral, elle les désirait rarement plus d'une nuit. Un petit naïf s'était laissé aller à lui proposer d'entamer une relation de couple. Il avait reçu un cadeau d'adieu personnalisé. Une savonnette incrustée de quelques poils et accompagnée d'une note manuscrite : « C'est ça, la

vie à deux. » Elle l'avait trouvé si touchant qu'elle avait eu envie de lui ouvrir les yeux.

Finalement, elle se laissa tomber sur la méridienne et se tourna vers moi. Comme d'habitude, elle comprit tout de suite que j'allais lui poser une question qui n'allait pas lui plaire.

— OK. J'ai capté. C'est pas les contrats. Vas-y, balance.

— Potentiellement, juste un dîner, ça ne peut pas être dangereux, dis ?

— Avec toi, quand une phrase débute par « potentiellement », TOUT est dangereux, en général. Et, un dîner avec LUI, en particulier, répondit-elle en sortant un carnet de notes du fourre-tout dans lequel elle trimballait l'essentiel de sa vie.

Un silence pesant envahit la cabine.

— Un effort pour m'éclairer ? je tentai timidement.

— Tu vois, il y a 7, 5 milliards d'êtres humains sur Terre. 50 % environ sont des hommes. En comptant large, 10 % sont passables et 1 %, appétissants. Ça fait du monde et toi...

— Moi ?

— Tu choisis juste celui qu'il ne faut pas !!!

Elle se mit à griffonner nerveusement et, moi, à cogiter pour trouver les mots qui lui éviteraient d'exploser.

— Je peux t'expliquer.

— Pas dispo, je bosse.

— Un nouveau post ?

— Non. Une *keep calm* liste. Pour être précise, j'essaie de me souvenir de toutes les raisons pour lesquelles j'ai un peu d'affection pour toi.

— C'est juste un dîner. En plus, je le connais par cœur maintenant. J'ai lu tous ses livres, ses articles, sa fiche Wikipédia...

— C'est marrant, cette impression de déjà vécu. Et, dans mon souvenir, ça ne s'est pas bien terminé.

— K, *please*.

Elle abandonna ses notes et leva les yeux vers moi. Elle avait l'air furax.

— Je le savais que je n'aurais jamais dû te laisser seule avec Zadig et Voltaire.

— Hilarant, je répondis du tac au tac. D'ailleurs, c'est même pas Voltaire sa spécialité, c'est Kierkegaard.

Elle haussa les épaules pour souligner que ce n'était pas le sujet. Puis, elle se ravisa. Finalement, si, c'était le sujet.

— Je peux savoir quand exactement ton cerveau a déraillé et décidé que ton journaliste pseudo philosophe comptait plus que notre projet ?

C'était normal, qu'elle réagisse comme ça. On n'avait pas les mêmes références. Si elle avait dû choisir un philosophe, elle aurait pris Descartes. K ne croit qu'aux chiffres, aux pourcentages, aux triangles isocèles. Elle aurait dû être mathématicienne. Elle était entrée au collège avec deux classes

d'avance. Mais là d'où elle vient, une cité-dortoir « avec vue imprenable » sur une friche de l'auto-route du Nord, « même les surdoués deviennent épilatrices à la chaîne. Et ça, c'est du 100 % », m'a-t-elle expliqué un jour.

Si elle se levait, elle allait partir. Je devais trouver un moyen de la retenir.

Elle commença à rassembler ses affaires. Ma créativité m'avait officiellement lâchée parce que tout ce que je réussissais à dire, c'était :

— Non K, attends. Ne pars pas.

— Je ne pars pas, je tente la posture du lama qui fume.

— Depuis quand tu crois au yoga ?

— Depuis que tu m'obliges à prier que M se mague d'arriver pour éviter que tu foutes en l'air notre brillant avenir.

— K...

Pourquoi personne n'a inventé la posture du lama qui fume un gros pétard ? Parce que là, ça aurait détendu l'atmosphère. Elle fit trois respirations sonores pour se calmer. L'oxygène ne doit pas être la solution à tout parce qu'elle explosa :

— Statistiquement, tu vois, il y a 0 % de chance qu'une fille qui a bossé comme une tarée pour retrouver son indépendance puisse tout risquer pour une connerie de dîner avec un mec.

Elle avait articulé tous les mots. Je savais qu'elle les pensait tous. Je connaissais aussi tous ceux qui

allaient suivre maintenant. Son discours, j'étais capable de le réciter.

— Le gars qui a eu l'idée de conceptualiser l'attirance que le mâle ressent pour la femelle ou inversement, il pourrait donner des cours particuliers de marketing à Mark Zuckerberg. Je n'arrive pas à croire qu'après tout ce qu'on a pu écrire sur la nécessité d'assurer la survie de l'espèce, tu sois encore dupe. Comme si prendre un bon pied ne suffisait pas, un petit malin a eu l'intelligente idée d'en rajouter une couche. L'amour. Et bla-bla-bla.

Elle était lancée. Elle n'allait plus s'arrêter. Je croisai les doigts pour qu'elle ne mette pas sur la table mon historique amoureux. Son souvenir était toujours, disons, un peu compliqué à assumer.

— Tu te rends bien compte, quand même, que ce mirage a permis à des empires industriels de prospérer. En gros et pour faire vite : les cosmétiques, la lingerie et toutes ses déclinaisons, les fringues et les pompes. Liste à laquelle on peut logiquement ajouter : *Maigrir magazine* ; *De beaux seins pour une belle vie magazine* et toute la littérature dans le même genre. Tous ces types qui gagnent plein de fric grâce à ça, la première chose qu'ils disent en se levant le matin, c'est : « Merci l'amour. »

Si j'étais une fille rationnelle, je reconnaîtrais qu'elle avait 100 % raison. Mais, moi, mon truc, c'est « la créativité intellectuelle ». Et, depuis quelques semaines, ma créativité était très focalisée

sur le souvenir d'un regard. Son regard. Des mois de travail potentiellement anéantis en l'espace-temps d'un battement de cils. Tout ça à cause de Zadig, Voltaire et Kierkegaard. Il faut dire qu'un pull, deux philosophes et un brun incandescent, ça fait beaucoup pour une seule fille...

Six mois plus tôt

Normalement, je suis une chic fille. Quand je croise la belle madame Rameau, la voisine du premier qui promène son chien dans notre impasse, je lui souris bravement. Et je prends sur moi pour me taire. Alors qu'en fait, je rêve de lui ouvrir les yeux. Ce n'est sûrement pas un animal appartenant à l'espèce canine qu'elle a acheté à prix d'or, mais plus probablement, une boule de poils, fruit des amours scandaleuses d'un macaque et d'un chat siamois.

Je ne dis jamais non plus qu'il existe des gens très bien, en dehors de son mari, chez qui l'on peut s'allonger pour raconter l'expérience traumatisante de notre petite enfance qui nous conduit à l'âge adulte à nous agenouiller religieusement pour ramasser la grosse commission d'un quadrupède et à trouver ça merveilleux.

Je suis une vraie chic fille. Il n'est pas question de rappeler à cette femme deux douloureuses évidences.

Un jour, son mari, un éminent psy, qui a analysé la moitié des cerveaux du cinéma français, est descendu chercher du pain. Comme dans *FBI portés disparus*, il n'est jamais réapparu. Pauvre madame Rameau. *Primo*, les policiers chargés d'enquêter sur le sort de son mari n'étaient pas aussi torrides que ceux que l'on voit à la télé. *Secundo*, personne n'a jamais compris pourquoi il s'était évanoui dans la nature.

Sauf moi, bien sûr, qui ai rapidement fait le lien.

Un matin par inadvertance, j'ai refermé la porte de l'ascenseur sur la queue de Minou. Ce n'est pas un indice ça ? Personne n'a jamais appelé un chien Minou sauf si de sérieux doutes existent sur son pedigree. Minou a quand même aboyé. Et monsieur Rameau m'a alors souri comme jamais depuis qu'il m'avait croisée l'an passé dans ma robe blanche opaque qui, à l'usage, s'était révélée totalement transparente. C'était une évidence. Monsieur Rameau adorait le blanc, les robes et détestait Minou. C'est la raison pour laquelle il avait tenté d'exercer une pression psychologique sur son épouse afin qu'elle confie définitivement son animal aux zoologistes du Jardin des Plantes. On aurait enfin obtenu une réponse à la question qui brûle les lèvres de tous les copropriétaires depuis que madame Rameau a ramené son spécimen.

Faut-il interdire l'immeuble aux chiens, aux chats ou, plus radicalement, à toutes les espèces à poils ?

Bref, ils sont beaucoup moins doués que les beaux gars de *FBI portés disparus*, les enquêteurs, ils n'ont jamais fait le rapprochement entre le départ de monsieur Rameau et la malle-cabine Louis Vuitton décatie dans laquelle un animal avait élu domicile au premier étage de notre immeuble bicentenaire. Circonstance atténuante, c'est très banal Rive gauche une niche comme celle-là. Et c'est vrai que ce n'est pas le cas à New York, là où travaillent Jack Malone et ses équipiers.

Il m'arrive souvent de prier pour que mon mari imite ce brave Jack et ne rentre qu'au bout de la nuit. D'ailleurs, depuis des semaines, chaque fois qu'il passait le seuil de la porte vers 20 heures, je l'accueillais par un : « Bonsoir, Jack. » J'ai lu au Big Store, dans le guide *La Fin justifie toujours les moyens*, qu'il ne faut pas renoncer à ses rêves pour qu'ils deviennent réalité. Mais Jack ne relevait jamais. Il ingurgitait sans un mot le dîner que j'avais préparé et se jetait sur le canapé comme s'il avait fantasmé toute la journée sur le moment où il pourrait enfin faire l'amour à l'accoudoir.

Quand toutes mes soirées ont ressemblé à des déserts polaires sans les ours pour discuter, je me suis mise à douter de l'intérêt d'être une chic fille. L'odeur du bois ciré de l'ascenseur de l'immeuble haussmannien où nous habitons a commencé à

me donner la nausée. Et, je me suis surprise à faire toujours le même rêve. Minou pissait abondamment sur la lourde porte cochère vert lichen. Tous les copropriétaires applaudissaient. Madame Rameau s'exclamait : « Quelle virilité pour un chat ! » Et moi, je hurlais triomphalement : « Je le savais, je le savais ! » Puis, nous nous embrassions tous. Un câlin géant dans une rue paisible de la Rive gauche. Un instant de communion totalement transgressif dans ces quelques kilomètres carrés où le calme est une drogue légalisée. Et puis, je me réveille et je me retourne dans mon lit. C'est là que le vrai cauchemar commence. On nous raconte toujours que le crapaud va finir par se transformer en prince. Jamais que le prince peut se transformer en crapaud. Pourtant, on devrait.

Mon mari n'est pas laid. Il est même beau. Il a la mâchoire américaine. Une chevelure de surfeur. Enfin, la chevelure « d'un surfeur qu'on aurait envie de se faire », a commenté K, la première fois qu'elle l'a vu en photo. Des yeux bleus translucides assortis à l'océan Indien. Il aime tellement ses muscles qu'il les soigne tous les matins à 6 heures précises. Et ses muscles le lui rendent bien. Ce qui n'est pas désagréable à regarder. Le vrai problème est qu'il n'est pas du genre gentil.

Je suis une chic fille. Mais, une fois, je n'ai pas écouté ma mère. Ala était quelque part en Papouasie occidentale quand je lui ai envoyé un télégramme : *Maman, je vais me marier. STOP. Je mets*

entre parenthèses mes études. STOP. Il est fabuleux. STOP.

Sa réponse laconique : *Ma pauvre fille, tu enfiles volontairement une camisole conjugale. Dans l'hypothèse où tu finirais par y étouffer, as-tu au moins pensé à prévoir un plan B ?* aurait dû suffire à m'alerter. Mais non, ce jour-là, j'ai ignoré sa suggestion et maudit ces soixante-huitards égoïstes qui parcourent le monde, nostalgiques de leur p... de révolution à la c... !

Il faut dire que Jack avait bossé comme un dingue pour me convaincre. J'avais fini par céder après le trente-troisième dîner qu'il avait cuisiné. Il avait dégainé son arme de guerre, la *parmigiana*. Un plat qu'il maîtrisait à la perfection. Impossible de résister. Pourtant, je n'ai jamais eu de passion pour les *pretty boy*. J'ai toujours vibré pour les types habités. Les cerveaux prolifiques. Lui, c'était la star de la fac. Toutes les filles le voulaient. Toutes, sauf une. Moi. J'aurais dû accepter de boire un verre avec lui la première fois qu'il me l'a demandé. Ça m'aurait simplifié la vie. Je ne le savais pas encore mais Jack aime exclusivement ce qu'il ne peut pas avoir. Il avait donc rapidement décidé qu'il m'aimait. Et que j'allais l'aimer aussi.

Il n'y a pas longtemps, j'ai pris conscience qu'il s'agissait là d'un acte de rébellion. En croyant dire « oui » à Jack, je voulais dire « non » à Ala.

Depuis, j'ai souvent pensé que, petite, j'aurais mieux fait de :

1. Organiser des manifs devant l'école élémentaire contre les cols roulés en Nylon ;
2. Refuser toute nourriture pouvant figurer sur un menu macrobiotique ;
3. Faire la grève de la faim pour obtenir du papier toilette jetable, au moins le jour de Noël.

Pour oublier leur bévue conjugale, certaines trouvent secours dans l'adoption de pratiques rituelles. Chaque semaine, elles s'offrent un sac Prada puis vont déboursier 100 euros pour confier à leur psy le mépris profond que leur inspire la société de consommation. Moi, c'est le canapé de la librairie du Big Store qui me fait du bien. Je m'y plonge avec passion dans les histoires des autres. Toutes ces vies que je ne vivrai jamais.

Mais, c'est déjà pas mal.

Surtout depuis le jour où j'ai surpris, au rez-de-chaussée du magasin, Marjolaine Rameau caressant coupablement un pot de Crème de l'océan. Elle avait une manière tout à fait surprenante de décrire de plus en plus rapidement de petits cercles avec son index sur le couvercle. Et elle avait l'air presque aussi heureuse que le dimanche où elle nous avait présenté Minou.

Je sais, c'est mal quand on se vante d'être une chic fille de se faire un petit plaisir en se précipitant pour être au premier rang du bonheur d'une autre. Mais, madame Rameau, elle, on dirait qu'elle ne

remarquait pas les tentatives désespérées de la vendeuse du stand pour arriver à lui fourguer sa mixture miraculeuse pour la peau. La crise est passée par là. Même au Big Store, on réfléchit parfois avant de dégainer son rectangle en plastique pour payer plus tard son bonheur de tout de suite. Bref, j'ai enfin compris où elle filait sans son animal tous les lundis matin. Et j'avoue avoir adapté mes horaires pour ne pas louper ce spectacle réjouissant. C'est l'un des conseils du guide *50 raisons pour lesquelles il n'y a pas de mal à se faire du bien*.

La porte d'entrée claqua. Je comptai jusqu'à trois. Dans une seconde des pas nerveux martyriseraient le parquet. Ensuite, une odeur âcre de cigare monterait dans l'appartement. Et, dans la foulée, la guitare hystérique d'AC/DC couperait la parole d'Ella Fitzgerald. Puis il y aurait des hurlements dans le téléphone. Ça relativiserait le côté transgressif des icônes du *heavy metal*. 19 heures. *Welcome home Jack*.

Il surgit dans la cuisine. Il fonça direct vers le fait-tout où mijotait le plat qu'il m'avait commandé. Il souleva le couvercle et inspecta son contenu. Un pic de satisfaction se dessina sur son visage. Il déposa un baiser sur mon front. Mauvais signe. Puis se fendit d'un sourire carnassier.

Très mauvais signe.

— *Darling*, appelle-moi Jack une seule fois ce soir et je planifie trois dîners par semaine jusqu'à Noël, me susurra-t-il finalement dans le creux de l'oreille.

Puis il disparut aussi vite qu'il était arrivé pour aller s'enfermer dans son bureau. Et terminer de préparer la toute simple soirée entre associés au cours de laquelle aucun de ses invités n'aurait bien sûr en tête l'opportunité de conclure le *deal* de la décennie.

Chacun de ses clones était venu accompagné. Sous mes yeux, cette assemblée masculine se livrait à un combat de coqs par femmes interposées.

— Vraiment, mais c'est totalement passionnant ce que vous faites !

C'était la plus fortiche d'entre nous. Elle avait plongé son regard irrésistible dans celui de son voisin et ne lâchait pas sa proie, comme si le sort du système solaire en dépendait. Au bout d'une demi-heure de ce traitement de faveur, l'invité vedette de la soirée aurait déjà oublié qu'il devrait bientôt décider d'investir, ou pas, dans la société des Jack. À la fin du dîner, il hésiterait à lui révéler le code de toutes ses cartes de crédit et envisagerait de lui offrir un siège au conseil d'administration de son empire financier.

Le pire dans tout ça, c'était le regard furieux que mon mari me lançait pour que j'entre sur le court. Ce n'est pas le coup d'œil en lui-même qui me déplaisait, comprenez-moi bien. Au point où on en était, un psy dirait sûrement que c'était une manière comme une autre de communiquer. Non. C'était sa finalité.

« Vas-y cocotte. » « Mérite-la, ta vie de rêve. »
« Donne-toi un peu de mal. » « Moi, j'ai fait mon job. »

Je pouvais presque lire dans son cerveau un duplicata de notre déclaration d'impôts sur la fortune immobilière. Certains maudissent cet impôt. Jack adore l'idée d'être de ceux obligés de l'acquitter. « C'est le tarif business, lâchait-il souvent pour justifier sa passion peu commune. Mais, si certains préfèrent voyager en classe éco, c'est leur droit ! » Ensuite, il partait toujours dans un rire lourd comme du mauvais vin rouge. Une énorme glotte surgissait alors du fond de sa gorge. Et, plus d'une fois, j'avais dû m'enfuir pour résister à la furieuse envie de me saisir d'un couteau pour l'en débarrasser. *Une femme condamnée pour avoir tranché de sang-froid la glotte de son mari.* Je ne suis pas hyper fan de ce genre de gros titres et, encore moins, de la photo de moi en tenue de bagnard qu'un journal ne se serait pas privé de publier. À trente ans et quelques mois, c'est un fait admis : il est impossible d'être sexy en pyjama. Même avec des menottes aux poignets.

J'avais peut-être un peu trop bu. En tout cas, je décidai de ne pas jouer le jeu. De faire la grève de la conversation. Ce qui, à quelques jours du *deal*, revenait à déclencher un conflit nucléaire. Mon mutisme donna d'abord lieu à des mimiques d'encouragement de la part des invités.

— C'est délicieux, vraiment, lança la femme de Jack numéro 3.

Elle ne croyait tellement pas un seul des mots qui sortaient de sa bouche qu'elle se sentait obligée d'entamer ou de ponctuer ses phrases par des « vraiment » mielleux.

— C'est vraiment commun, une croisière en Égypte, non ? Qu'en penses-tu ? essaya un autre.

Bien tenté. La seconde drogue légale du quartier consistait à se moquer. Et pour exceller à cet exercice-là, il était impératif d'avoir l'air de n'y prendre absolument aucun plaisir. Même pour une chic fille comme moi, ce n'est pas facile de résister. Bref, j'entrai en résistance active.

— Rien. Je crois que je n'en pense rien.

Silence gêné.

Je piochai dans le paquet de Marlboro de mon voisin. J'allumai une cigarette pour ne pas craquer. Jack n'était pas loin de la sidération. Je me dis que c'était une idée de génie. Mais mes poumons devaient penser le contraire. Après deux bouffées, je frôlai le décès par asphyxie. La tension avait envahi la salle à manger. Mon cœur battait à mille à l'heure. Dans les yeux des trois blondes autour de la table, l'étonnement fit place à la panique. Chez la femme de Jack numéro 2, la haine n'était pas loin. Elle qui n'avait fait que picorer dans son assiette s'empara brusquement d'un couteau. Qu'y a-t-il de pire, c'est vrai, que d'être trahie par une âme sœur ? Peut-être d'être confondue avec Kim

Kardashian ? Finalement, je me levai. Et je quittai la pièce.

Ce soir-là, Jack ne ferait pas seulement l'amour avec le canapé. Il lui jurerait fidélité pour la prochaine décennie. Et moi, en jetant la *parmigiana* que personne n'avait touchée, je décidai que le lendemain serait le premier jour d'une nouvelle vie. Bien sûr, c'était un cliché. Mais, comprenez-moi, j'étais prête à tout, au point où j'en étais.

— Quand on a l'allure d'un top-modèle en pré-retraite, c'est quand même ultra chelou de masturber un pot de crème, non ?

Une longue brune venait de débarquer sur mon canapé. Celui du lundi matin.

— Pardon ?

— Vraiment, tu pensais être la seule à profiter du spectacle ? m'interrogea-t-elle dans un demi-sourire en désignant madame Rameau. Je m'appelle Karine et c'est un plaisir de faire enfin ta connaissance.

Enfin. Pourquoi, enfin ? J'avais beau fouiller frénétiquement dans ma mémoire, c'était le vide sidéral. Je n'avais jamais vu cette jeune femme. D'ailleurs, personne à proximité du boulevard Saint-Germain ne s'exprimait aussi directement. Normalement, comme tout individu de sexe féminin de plus de trente ans raisonnablement névrosé, j'aurais dû me sentir agressée par une entrée en matière aussi directe. D'ailleurs, je m'apprêtais à

lui répondre sèchement : « Je ne crois pas me souvenir du moment où nous avons été présentées », ce qui, de l'autre côté de la Seine, équivalait à un : « Même pas en rêve j'adresse la parole à une malade qui vient poser ses fesses sur MON canapé. »

Mais le souvenir du dîner de vendredi refit surface dans mon cerveau. Je décidai de l'écouter sans préjugés. Un truc totalement régressif. Une attitude enfantine. Et je souris. Pour une raison qui demeure un mystère aujourd'hui, on commença notre amitié par son aboutissement, la complicité.

Sans rien dire, on observa ensemble la belle madame Rameau en finir avec son plaisir coupable. Même les poissons de l'aquarium géant du stand Crème de l'océan semblaient émus par le spectacle et parvenaient à oublier quelques instants qu'ils avaient raté le casting de leur vie et qu'au lieu de déprimer au Big Store, ils pourraient couler des jours heureux sous le soleil de Marineland.

— Donc, moi, c'est Karine, insista-t-elle.

— Salut, moi, je m'appelle Capucine, j'articulai sur un ton mécanique. Je crois que c'est la première fois dans ma vie d'adulte que je dis « salut ». Je pense que je suis également ravie de faire ta connaissance.

J'en avais conscience, mes propos étaient totalement ridicules mais ils jaillissaient sans que je puisse les contrôler. Elle allait fuir. Peut-être même

signaler à la sécurité qu'une dangereuse psychopathe se planquait dans le rayon parfum. Le GIGN débarquerait bientôt pour me neutraliser. Du coup, je précisai :

— Il faut que tu le saches, je ne suis pas follement à l'aise en matière de relations humaines. En gros, tout ce qui est au premier degré, je le prends au second. Cela complique forcément les conversations. J'ai longtemps cru...

— Tu te fais du mal, me coupa-t-elle. Si ça peut te rassurer, la vie d'une nonne au Moyen Âge est à ce jour l'horizon le plus rock'n'roll qui s'ouvre à moi pour les trente prochaines années et encore, à condition que j'aie de la chance. Tu sais qu'elle a une bande de copines, la dame au pot de crème ?

— C'est vrai ?

Elle se leva. Je l'imitai. Je jetai quand même un œil autour de nous. Pas d'hommes en noir cagoulés à proximité. Pas d'hommes du tout, d'ailleurs. Sauf un touriste japonais dont le tee-shirt scandait : *Le Thon rouge, ça Sushi !*

— *Where is the fishery ?* demandait-il à chaque personne qui croisait son chemin.

Il n'était pas improbable qu'une manifestation ait lieu au rayon poissonnerie.

On commença à faire le tour du rez-de-chaussée et à recenser un nombre impressionnant de femmes toutes capables de donner une leçon de style à Jackie Kennedy. Et toutes concentrées sur les quelques minutes de plaisir que leur procurait

l'objet de leur dévotion. Pêle-mêle, elles avaient rendez-vous avec une bougie éditée en 300 exemplaires sur Terre, dégageant la senteur de la pluie qui tombait les années bissextiles sur l'unique orchidée d'un des îlots du détroit du Mékong ; un foulard de soie tissé par une hindoue aveugle seule capable de restituer des sinuosités étrangement semblables à une photographie de *La Terre vue du ciel* signée Yann Arthus-Bertrand et d'autres petites choses analogues et indispensables. Elles souriaient aux anges.

Ça devait être ça, la béatitude.

Ensuite, on décida de tenter une incursion au cinquième étage du magasin. Le rayon électroménager étant une incongruité dans ce monument du luxe, il devait avoir une raison d'être. Notre intuition était fondée. Une superbe rousse faisait les yeux doux à une machine à café vert pomme. Son design évoquait un gratte-ciel new-yorkais. Elle produisait accessoirement des expressos à se damner.

— Incroyable, les Italiennes, c'est comme les Italiens, souffla Karine. Quelle puissance de séduction.

Ce n'était pas la fille qu'elle admirait. Très inspirée par le spectacle, elle finit par me lancer :

— On se fait un petit café ?

Cinq minutes plus tard, nous étions installées. Elle avala une demi-tasse puis elle attaqua :

— Tu vois, dans un monde 100 % merveilleux, j'aurais vingt ans devant moi, donc je mettrais les

formes. On se raconterait notre petite enfance, notre premier bouton, toutes nos premières fois et notre curriculum vitae en bouffant des macarons. Mais, si le monde était 100 % merveilleux, ça se saurait et je n'ai pas vingt ans devant moi, alors je vais y aller franco.

Elle me fixait intensément. Sa façon de me faire comprendre que, malgré la légèreté de ton employé, elle ne plaisantait pas. Je me crispai un peu sur la banquette de *corner* café.

— Quel est le truc le plus con que t'aies jamais fait ? demanda-t-elle.

La question était surprenante, c'est vrai. Mais intelligente, aussi. Quand on y pense, on est très défini par « les trucs les plus cons que l'on ait jamais faits ». J'étais assez bien placée pour le savoir. Mais j'hésitais à répondre. Je n'étais pas tout à fait sûre d'être motivée pour « me définir » devant une fille que je connaissais depuis dix minutes à peine.

Elle dut sentir ma réticence. Elle décida de prendre les devants et enchaîna :

— Moi, c'était de croire le prof qui m'a dit de zapper le bac et les études pour mon bien. Non. En fait, le truc le plus con, ce n'était pas de le croire mais de le faire.

J'étais encore sur la défensive. Alors, elle ajouta, un peu gênée :

— Et aussi d'accepter qu'on m'appelle Karine.

— Tu ne t'appelles pas Karine ?

Elle fit non de la tête.

— Mais mon boss trouve que c'est mieux pour tout le monde. Alors que Karima, c'est bien pour personne. Ni lui, ni moi. Trop segmentant.

Elle avait haussé une épaule indifférente en parlant. Une façon de souligner qu'elle était plus forte que le gars qui avait jugé bon de s'attaquer à son identité. Mais, son regard racontait le contraire. Ça ne devait pas être simple à vivre tous les jours. Alors, je me dis que, moi aussi, je devais partager un truc douloureux, par solidarité.

— Me marier, je lâchai.

Elle arrêta de martyriser le sachet de sucre avec lequel elle jouait nerveusement et leva un sourcil intéressé. Elle avait compris que j'acceptais de jouer le jeu.

— Aaaaah, oui, c'est très con, ça, se marrait-elle. Mais, il y a forcément eu pire.

— Tout abandonner pour mon mari.

— Tu peux être plus spécifique ?

— Cinq ans de droit, l'examen du barreau, une offre de boulot. Tout, quoi.

Elle me fixait, bluffée. Je le sentais, j'avais gagné son respect.

— Je dois avouer, c'est une connerie de compétition, finit-elle par enchaîner.

— Toi, tu n'as jamais rien laissé tomber pour un garçon ?

Elle réfléchit un petit moment. Puis, elle dit :

— Si, mes pop-corn pour pouvoir mater Tom Cruise dans *Top Gun* sans être déconcentrée. Mais sinon, non, je ne vois pas... Pourquoi tu as fait ça ?

— Une *parmigiana*.

Dit comme ça, j'en avais conscience, ma réponse semblait pathétique. Alors j'ajoutai parce que c'était vrai et pour l'impressionner :

— Et aussi son cerveau.

— Son cerveau ?

— Oui, j'ai une fascination un peu... un peu, beaucoup, obsessionnelle pour les hommes intelligents.

— Et comme tu étais obsessionnellement fascinée, tu as décidé de dire oui pour la vie au fils d'Einstein et de la proprio de Pizza Pino. Logique.

— Pizza Pino, non. Mais pour Einstein, c'est ce que j'ai cru avant de...

— Avant de ?

— Avant de prendre conscience qu'il avait appris par cœur la moitié de Wikipédia juste pour me séduire.

— Dingue, il fallait que je tombe sur la seule meuf qui choisirait Yoda plutôt que Luke Skywalker.

Elle avala une nouvelle gorgée de café. Elle me scruta encore. Puis elle finit par me tendre une poignée de main pour me faire comprendre que j'avais réussi l'entretien.

— Je suppose que tu veux en savoir plus sur le « boulot » ?

Je fis un petit geste qui voulait dire oui.

— Alors voilà, entre la vache qui déprime en regardant le TGV passer et moi, il y a une énorme différence. Elle, son job, c'est de ruminer. Moi, je dois me lever le matin pour aller bosser. Ce n'est pas que je sois feignante, au contraire. Mais j'aimerais juste quitter le champ et conduire la locomotive, tu vois ?

Non. Je ne voyais pas du tout. La vache, le TGV, la locomotive... L'équation comptait trop d'inconnues pour que je puisse la résoudre.

— Je vais dire les choses autrement. Ça va faire un certain nombre d'années que je ne crois plus au père Noël, ce qui en soi est plutôt bon signe mais ce qui veut dire aussi que si je veux faire quelque chose de mon passage sur Terre, c'est maintenant ou maintenant. C'est plus clair ?

— Limpide. Je suis tellement désespérée que mon rêve le plus fou est de pouvoir échanger trois mots courtois avec n'importe quel spécimen susceptible de survivre à proximité du pôle Nord. Et, ton idée de locomotive, cela me paraît être un concept tout à fait séduisant. Et, à bien y penser, cela fait presque dix ans que je ne pilote plus rien dans ma vie.

— Ben voilà ! C'est pour ça que j'ai failli te détester.

— Pardon ?

— J'ai vite compris que tu ne venais pas au Big Store juste pour faire une cure de vitamines luxe. Tu cherches l'inspiration, c'est ça ? Le problème des idées géniales, c'est qu'on est rarement la seule à les avoir. Au début, je t'ai vue comme une rivale. Mais après quelques semaines d'observation, j'ai pensé qu'on pourrait faire équipe, toi et moi.

— Au risque de te paraître d'une absolue mauvaise foi, je ne comprends pas un mot de ce que tu dis. Mais, je n'en suis plus à une révélation pathétique près, je peux t'avouer la raison de mon pèlerinage hebdomadaire.

— Je sens que ça va me passionner ton histoire.

— En fait, j'ai commencé à suivre madame « J'aime caresser le pot de Crème de l'océan » car cela me faisait un bien fou de constater qu'une femme comme elle, dont la simple démarche rappelle à l'écrasante majorité d'entre nous qu'on ne vaut pas tellement plus qu'à l'époque merveilleuse de notre adolescence pustuleuse, puisse être de temps en temps aussi désarmée qu'une femme comme moi.

— Vraiment ? Je veux dire, c'est ta seule et unique motivation ?

— Absolument.

Elle pesa le pour et le contre. Elle avait envie de me confier son projet. Mais il lui était difficile de faire confiance. C'est l'une des rares fois où j'ai vu se fissurer la carapace d'assurance qu'elle s'était

construite pour ne pas trop souffrir dans l'existence.

Finalement, elle se leva et dit :

— Suis-moi !

Rationnellement, c'était totalement suspect. Pourquoi une parfaite étrangère inviterait-elle une totale inconnue à partager le plan secret qui allait changer sa destinée ? Toute personne sensée se serait enfuie à ce moment-là. Mais, à ce stade de ma vie, et pour ma santé mentale, il était aussi important d'oublier l'existence de la minijupe que celle de la sagesse. C'est vrai, combien de fois par jour fait-on ce qu'il n'est pas raisonnable de faire ? Dans le guide *Le Long Chemin vers l'âge adulte*, j'avais récemment lu qu'on ne se laisse jamais aller plus de deux fois en moyenne. En comptant le fait de ne pas se laver les mains en sortant des toilettes.

Donc, j'étais là, un peu mal à l'aise quand même, dans la cabine d'essayage où elle m'avait entraînée. Elle me fit signe de m'asseoir. Je choisis la méridienne. Elle se laissa tomber en face sur le pouf et se lança :

— Tu as déjà été au Spa ? La salle de bains géante au coin de la rue ?

Je savais trop bien de quoi elle parlait. Elle faisait allusion au club qui avait ouvert ses portes, dans le quartier, il y a un an. Les blondes des trois Jack étaient membres du bureau exécutif. Elles filtraient avec un zèle pathologique les nouvelles arrivantes. Non seulement, il fallait être parrainé pour avoir une chance d'y pénétrer. Mais, surtout, il était indispensable d'obtenir une mention très bien à l'examen d'entrée. Ce qui n'était pas simple si l'on se fiait à la rumeur. Un prix Nobel de médecine aurait échoué tout près du but, victime d'une erreur de débutant à la dernière question alors qu'il n'avait, paraît-il, fait aucune impasse durant ses révisions.

Nommez trois boutiques de la rue du Faubourg-Saint-Honoré dans lesquelles il est impensable de mettre les pieds ?

Après avoir longuement réfléchi, il avait cité trois marques italiennes, sans doute convaincu que la sociologie était l'enjeu de la question. D'un côté, Saint-Germain-des-Prés avec ses intellos en costumes noirs et chemises blanches, de l'autre, la Madeleine avec ses play-boys gominés et leurs mocassins à pompons. Il avait opté pour une réponse anti bling-bling, persuadé que personne n'aurait pu en attendre une autre. Depuis, les trois pestes se répandaient dans tous les dîners en répétant que, finalement, c'était très surfait le Nobel. Car la réponse à la question était évidente : « Pourquoi irait-on faire du shopping rue du Faubourg-Saint-Honoré ? »

Au hit-parade des habitants les moins glamours du quartier, j'avais donc laissé ma place à un brillant gentleman qui espérait simplement offrir quelques moments de douceur à son squelette sexagénaire.

— Oui, le Spa, je vois très bien, je répondis.

— Attention, je ne te demande pas si tu t'es déjà fait masser, gommer, envelopper, immerger et autres gâteries dont ne peuvent plus se passer les femmes qui vivent au-dessus de l'équateur. Ce que je veux savoir, c'est si tu as capté la promesse réelle de cet endroit.

— Il nous promet quelque chose ?

— C'est vrai, alors ? Il n'y avait pas de quoi flipper. Tu n'as rien capté ?

Elle n'en revenait pas.

— Il n'y avait pas de quoi du tout... je confirmai, un peu inquiète.

Et si elle décidait d'en rester là ? Mais, elle poursuivit :

— Moi, ça va faire un bon moment que je bosse le sujet. Tu vois, on y fait deux sortes de promesses. À celles qui conservent leur dignité même emballées dans un film plastique, recouvertes d'algues malodorantes et équipées d'un pince-nez, on promet que survivre à un tel traitement, c'est être doté du pouvoir de mettre le monde à ses pieds. À toutes les autres, le message c'est qu'il ne faut même pas rêver appartenir à la première catégorie. Ce qui laisse deux options.

Boire pour oublier. Pas bon pour le teint. Mauvais choix, donc. Ou épier les divas, pour piquer quelques-uns de leurs trucs entre deux séances.

Satisfaite de l'intérêt que provoquait sa théorie chez moi, K commença à me résumer les dernières lignes de son CV. Depuis un an, elle souriait derrière le comptoir d'accueil du Spa. À l'abri des regards, et surexcitées d'être parvenues à décrocher une mention très bien, certaines de ces femmes faisaient une croix définitive sur la civilisation. Elles avaient le regard rivé sur le menu des soins lorsqu'elles s'adressaient à elle. K était totalement transparente à leurs yeux. « 100 % plus efficace qu'un master de psycho à la fac, comme formation. » D'ailleurs, elle avait sérieusement envisagé d'entamer des études dans cette discipline et même arrêté un sujet de thèse : *La Femme en milieu aquatique*. Mais elle n'avait pas encore les moyens financiers de ses rêves. Alors, elle se contentait de prendre des notes qui, elle l'espérait, lui seraient utiles dans un avenir proche.

Un jour de spleen où deux clientes s'étaient griffées devant elle pour avoir le privilège d'être fessées par Sylvio, le nouveau masseur dont la technique, certes désagréable, faisait des miracles sur la cellulite tenace, K avait suivi celle qu'elle avait surnommée The Queen. Une sorte d'Anna Wintour en peignoir de bain, récemment revenue en France après des années d'expatriation aux États-Unis.

Cette femme n'était, paraît-il, pas d'une beauté spectaculaire. Elle avait sans doute bien entamé la soixantaine. Pourtant, elle inspirait toutes les autres. Sa marque de fabrique y était pour beaucoup. The Queen ne dînait jamais en ville. C'est la raison pour laquelle je n'avais pas eu l'occasion de la croiser. Elle avait mis au point une stratégie inspirée de Marlene Dietrich. Moins radicale que la star qui, elle, avait choisi de se retirer entièrement de la vie publique, The Queen ne paraissait dans les manifestations mondaines que lorsque sa présence était indispensable à son mari. Contrairement à Jack, celui-ci avait intégré un principe marketing de base que l'on ne rappelle même pas en première année à HEC : « Ce qui est rare est cher. » Sa femme brillait par son absence et lui en profitait. Elle avait achevé de conquérir la Rive gauche en organisant un dîner par an. Un événement dont on commentait la perspective au Café de Flore quelques mois avant et sur lequel on essayait d'obtenir des bribes d'informations, accoudé au bar de La Closerie des lilas, de longues semaines après.

Sylvio était impressionné par son port de reine. Il n'arrivait pas à faire son boulot avec elle. « Bon sang, mais allez-y, Sylvio ! » avait un jour entendu K en passant devant une cabine.

— Mais, madame...

— Réveillez-vous, enfin, Sylvio. Je ne vous le demande pas, je vous l'ordonne.

Ce qui avait sidéré K, c'est que même l'inévitable gémississement survenu au moment de l'impact était d'une distinction infinie. *La meuf doit jouir sans transpirer*, avait-elle alors songé, un peu envieuse.

Obnubilée par le désir de quitter le Spa, elle avait un jour laissé s'exprimer son instinct de survie et emboîté le pas de The Queen dans l'espoir de dénicher un indice qui la guiderait sur le chemin de la liberté. Jamais, elle n'aurait imaginé que la solution se trouvait à moins d'un kilomètre de son cauchemar professionnel. Quelques minutes plus tard, au Big Store, elle avait observé, bouche bée, le visage de la femme la plus puissante de la Rive gauche se décomposer devant une vendeuse elle-même éberluée.

« Madame, il ne faut pas vous mettre dans cet état, tentait-elle de la reconforter. Vous savez bien, cet article est en rupture de stock dans tout le monde occidental. Je ne devrais pas dire cela, mais vous ne regardez pas les informations ? C'est à cause des Chinois, il n'y a pas la crise là-bas. Il paraît qu'ils ont une croissance de 6,5 %. On peut en acheter de belles choses avec ça. » Une évidence avait alors frappé K. Si la reine en était réduite à suivre des cours d'économie dans de telles conditions, si elle pouvait sombrer pathétiquement, elle aussi, cela signifiait que chaque femme pouvait potentiellement devenir parfaite. En géométrie, on appelle cela une propriété réciproque, il paraît.